

Jan SPURK

sociologue et philosophe allemand,
professeur des universités à l'Université de Paris Descartes.

(2019)

**“Le terrorisme, les médias
et leur public”**

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES
CHICOUTIMI, QUÉBEC
<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

Les Classiques des sciences sociales est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25^e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs.
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi
Courriel: classiques.sc.soc@gmail.com
Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>
à partir du texte de :

Jan Spurk

“Le terrorisme, les médias et leur public.”

In revue *Sicurezza e scienze Sociali*, no 2, 2019, pp. 179-185.

L’auteur nous a accordé, le 29 novembre 2021, l’autorisation de diffuser en libre accès à tous ce teste dans Les Classiques des sciences sociales.



Courriel : Jan Spurk : jan.spurk@parisdescartes.fr

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

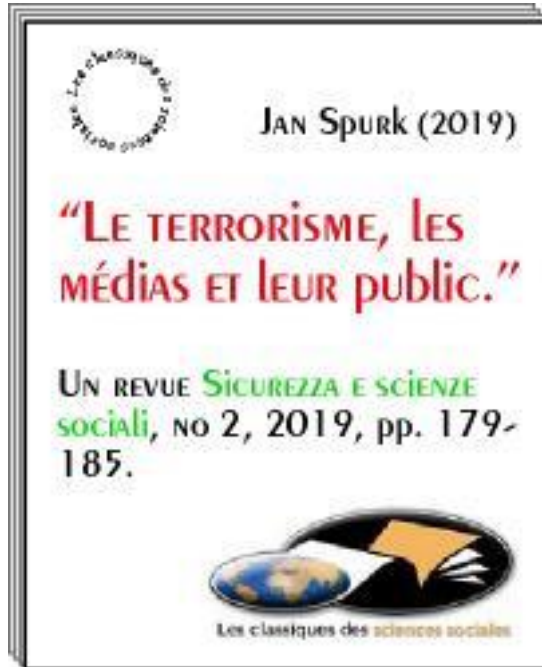
Édition numérique réalisée le 6 décembre 2021 à Chicoutimi, Québec.



Jan SPURK

sociologue et philosophe allemand,
professeur des universités à l'Université de Paris Descartes.

“Le terrorisme, les médias et leur public.”



In revue *Sicurezza e scienze Sociali*, no 2, 2019, pp. 179-185.

Jan SPURK

sociologue et philosophe allemand,
professeur des universités à l'Université de Paris Descartes.

“Le terrorisme, les médias et leur public.”

In revue *Sicurezza e scienze Sociali*, no 2, 2019, pp. 179-185.

En guise d'introduction

Cette conférence a été présentée en français, non seulement parce je ne parle pas l'italien, mais aussi comme une modeste contribution à la défense de la diversité des langues scientifiques directement liée au sujet du colloque : les « récits et contre-récits ». Les acteurs communiquent, s'expliquent le monde, le critiquent, le contestent, l'affirment, le défendent et ils délibèrent toujours dans une langue qu'ils partagent (plus ou moins). Leurs récits, tout comme les récits médiatiques, sont constitutivement liés à cette langue parce qu'ils relèvent du vécu et du mode-de-la-vie des sujets. Cette langue domine également l'espace public dans lequel les médias interviennent, et les avènements possibles s'élaborent, par exemple un avenir sans terrorisme. La défense de la pluralité linguistique a un aspect profondément démocratique car elle est la condition, mais pas la garantie, de la participation aux récits publics. Les « 500 mots » d'anglais de la gouvernance et de la communication technique et standardisée, en revanche, ne le permettent pas. Ils font partie du « dispositif » (Foucault) et par conséquent de la domination des acteurs.

Le terrorisme comme objet médiatique

Comme le Général Angioni l'a montré dans sa contribution, le terrorisme est un phénomène généralisé et mondialisé. Il n'est cependant pas un phénomène récent. Il connaît, bien sûr, différentes formes et finalités mais une fin du terrorisme n'est pas en vue. Bien au contraire, il est durablement installé dans la réalité politique et sociale de notre époque.

C'est pour cette raison qu'il est présent dans les médias. Le terrorisme frappe au cœur de nos villes, selon la formule bien établie. Les attaques terroristes dans les dernières années en France, par exemple, ont été vécues comme dramatiques, souvent tragiques et traumatisantes... et les médias s'en emparent. En revanche, le terrorisme se banalise et devient un « fait divers » s'il a lieu dans des pays lointains ou dans des « périodes calmes ».

Que se passe-t-il dans l'espace public dans une telle situation ?

On trouve dans la grande couverture médiatique de ces événements un récit dominant et relativement homogène mais peu de contre-récits. Dans des reportages factuels, on montre d'une manière plus ou moins fondée des émotions et l'horreur vécue du terrorisme. On indique ou on spéculer sur qui a fait quoi et quand, mais on indique également des « raisons » d'agir des terroristes. Cependant, les « raisons » évoquées sont en général abstraites, par exemple : ils ont commis des attentats parce qu'ils sont des djihadistes. Cela n'explique pas les raisons pour lesquelles ces terroristes ont frappé. Personne ne sait pas précisément ce qu'on entend par « djihad », pour quelles raisons le djihad est mené, et surtout si les actes terroristes sont des actes de djihad. Le mot abstrait remplace la compréhension et l'explication des actes concrets, une compréhension qui serait nécessaire pour mettre fin au terrorisme car on ne peut dépasser qu'un phénomène que l'on comprend.

Il y a également des reportages approfondis qui souvent personnalisent le phénomène. Devenir terroriste est considéré comme le résultat d'un parcours de vie individuel, souvent comme l'échec de l'individualisation de notre société : la « carrière terroriste de XY ». Une autre interprétation est déterministe : comme dans un puzzle, on

met ensemble différentes données sociales qui forment l'image du terroriste-type, l'acteur devenu nécessairement terroriste. Pourtant, des milliers d'individus qui vivent dans les mêmes conditions ne sont pas devenus terroristes. Les idéologies des différentes organisations terroristes sont également un grand sujet de ces reportages. On prend les mots pour des actes. « Prendre les mots pour les choses, c'est croire » (Sartre), mais la croyance ne remplace pas la compréhension.

Néanmoins, le traitement du terrorisme a le même destin que les autres informations. Il disparaît rapidement ou il devient marginal. D'autres informations dominent désormais les médias de l'industrie culturelle.

Certes, il y a toujours des suivis médiatiques, des rappels et des actualisations du discours médiatique sur le terrorisme, par exemple lors de procès contre des terroristes, de nouveaux attentats ou des « anniversaires » d'attentats. Les médias rappellent que le « nous » a été attaqué afin de renforcer la cohésion du pays et de la nation ou des groupes attaqués, par exemple de la communauté juive suite à des attentats antisémites. La « fermeture » (Weber) du « nous » par rapport aux terroristes doit être, de temps en temps, actualisée.

Qu'est-ce que le terrorisme ?

On trouve au centre du terrorisme des questions classiques, les questions de la violence légitime, du droit à la résistance et de l'illégitimité de la violence étatique. Bien sûr, il n'y a pas de « définition » du terrorisme dans les discours médiatiques mais mille approximations. Cette définition du terrorisme est impossible. « N'est définissable que ce qui n'a pas d'histoire », comme Nietzsche le constate dans sa *Généalogie de la Morale*. Or, le terrorisme a une histoire, il fait partie de notre histoire. On peut cependant ébaucher un « modèle » (Adorno) ou un « idéaltype » (Weber) du terrorisme. L'emploi de la violence caractérise sa stratégie et sa tactique. La violence est utilisée à des fins politiques : frapper et déstabiliser les États et l'opinion publique afin d'établir un autre ordre social, politique et culturel. Par conséquent, les médias et le terrorisme sont liés.

Les acteurs, les terroristes, sont des groupes et des individus qui luttent violemment contre le régime politique en place sur des bases idéologiques très différentes. La religion n'en est qu'une base possible. On doit se rappeler en Europe, par exemple, les Brigate Rosse en Italie ou la Rote Armée Fraktion en Allemagne pour se rendre compte des différences idéologiques et de l'incompatibilité entre les différentes idéologies terroristes. On doit également rappeler que le terrorisme peut également être un mode de gouvernement, mais cet aspect du terrorisme dépasse notre sujet.

Enfin, les appellations « terroriste » et « terrorisme » sont en général péjoratives et contestées par ceux qu'elles désignent : l'ennemi absolu.

Cette brève ébauche descriptive n'est pas une explication du terrorisme. Afin de comprendre le terrorisme, on devrait prendre possession de cet objet dont on traite avec les autres acteurs de l'espace public sur le plan intellectuel. Ainsi le terrorisme pourrait devenir maîtrisable. Les médias pourraient jouer un rôle important pour la compréhension du terrorisme. Néanmoins, ce travail de compréhension n'a pas lieu. Comprendre est un agir public dont les interventions des médias font partie. Les médias pourraient contribuer au dépassement du terrorisme.

Terrorisme, opinion publique et médias

Le terrorisme est dans les médias d'autant plus sévèrement critiqué que ses attaques sont *considérées* comme venant de l'extérieur. Ainsi, les attentats de 2015 en France étaient commis par l'Etat Islamique et ses « djihadistes », considérés comme complètement extérieurs à la France. Cependant, beaucoup de ces « djihadistes » ont été ou sont encore des Européens, des Français et des Belges. Mais peu importe ce fait, les Français (et beaucoup d'autres Européens) qui se sentent menacés se regroupent contre ceux que l'on considère comme les autres venant de l'extérieur. La solidarité nationale fait un bond en avant : un autre processus classique de « fermeture » (Weber). Cette vague d'indignation contre les « terroristes barbares » et de solidarité n'est néanmoins en général que de courte durée ou bien elle est renouvelée et renforcée par d'autres attentats. Si on a affaire à un « terrorisme de

l'intérieur », l'opinion publique se fractionne, comme cela a été le cas de l'ETA au Pays Basque, des BR en Italie et de la RAF en Allemagne.

L'opinion publique exprime, grâce aux médias, les visions du monde des acteurs. Les visions du monde ne sont pas des analyses scientifiques. Elles sont un mélange de savoir et de connaissances, de préjugés, d'émotions, de stéréotypes etc. Les visions du monde permettent néanmoins aux acteurs de se positionner dans le monde mais pas de le comprendre. Cependant, pour maîtriser un phénomène, il faut le comprendre.

Néanmoins, beaucoup de médias font des efforts énormes pour communiquer sur les raisons pour lesquelles le terrorisme existe. On doit arrêter les éternelles dénonciations et les procès d'intention qui mettent tous les médias dans le même sac du « trash ». Plus important que la dénonciation (absolument justifiée) des « trash-médias » est le fait que ni le public ni la gouvernance n'attendent des explications raisonnables. Le traitement médiatique des attentats oscille entre, d'un côté, la mise en scène spectaculaire des événements (des attentats, des actions de sauvetage, des ripostes policières etc.), si possible en direct, « comme si on y était » ; de l'autre côté, on s'attend à l'anéantissement des terroristes, comme si on pouvait de cette manière effacer le terrorisme par des actes volontaristes. C'est un déni qui renforce, *in fine*, le terrorisme.

L'explication qui mène à la compréhension et à la possibilité de maîtriser le terrorisme passe très mal dans les médias, tout comme dans le monde politique. L'ancien Premier Ministre français, Manuel Valls, l'a brutalement résumé dans la formule « expliquer = excuser ». C'est pour cette raison que les mesures répressives sont en général bien accueillies par le public.

Le terrorisme n'est pas compris dans l'espace public parce que le public ne veut pas le comprendre. Le public demande du spectacle et du buzz. L'industrie culturelle a produit cette demande et les médias qui lui correspondent. Le terrorisme est considéré comme une catastrophe naturelle inévitable et non maîtrisable. Pourtant, le traitement du terrorisme dans l'espace public et dans les médias n'est pas univoque ; il est différencié et contradictoire. La quête d'explication rencontre les tentatives d'étouffement et la politique du silence, des « fake news » et des rappels factuels de menaces (maîtrisées), par exemple des

terroristes arrêtés, des attentats déjoués etc.). Les citoyens se sont installés dans l'impuissance, dans l'ignorance, dans la peur et dans le refus de comprendre. Cela ne relève pas de la manipulation médiatique car ce sont les citoyens qui « veulent qu'on leur mente » (Adorno).

Les vagues d'attentats retombent tôt ou tard, mais les raisons du terrorisme persistent. Par conséquent, les attentats peuvent reprendre et tout le monde le sait. Le refoulement et les attentes d'autres actes terroristes génèrent des peurs et des angoisses latentes, entretenues par des rappels quotidiens, et cela non seulement dans les médias, par exemple les annonces dans le métro parisien à propos d'un objet suspect, les coupures de la circulation afin de vérifier si une valise abandonnée ne contient pas de bombe etc. Déjà une valise oubliée ou volée sur un quai de métro fait reculer les passagers... Une des conséquences de cette situation est le renforcement de l'État autoritaire et l'affaiblissement de la démocratie.

Les médias se trouvent dans une situation délicate. Doivent-ils (continuer à) publier des éléments d'explication et de compréhension ? Y a-t-il un public pour ces informations ? Ou bien doivent-ils renforcer la fuite du public dans le spectaculaire, le toujours nouveau et le divertissement ?

Fin du texte